

*Etudes Finno-ougriennes*, tome XX (1986-1987), Paris-Budapest, Klincksieck-Akadémiai Kiadó, 1988, 306 pages.

Fondée en 1964 par Aurélien Sauvageot et Jean Gergely, actuellement dirigée par le professeur Jean Perrot, cette revue scientifique est l'organe commun du Centre d'Etudes Finno-Ougriennes de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III et de la chaire des langues finno-ougriennes de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales. Elle est publiée par l'Association pour le Développement des Langues Finno-Ougriennes.

Ouverte aux finno-ougriens de tous les pays (articles publiés majoritairement en français, mais aussi en anglais, allemand, russe), de vocation pluridisciplinaire (linguistique, histoire, littérature, ethnographie etc.), cette revue apporte une contribution importante et reconnue aux études touchant les différents peuples finno-ougriens, et tout spécialement aux études hongroises. Elle a permis aux spécialistes français de mieux faire entendre leur voix.

Elle est publiée avec le concours du C.N.R.S.

Ce numéro comporte des articles de linguistique (concernant le finnois, le hongrois, le lapon, les langues ougriennes de l'Ob, l'Oudmour), d'histoire et d'ethnographie. Dans le domaine linguistique, les deux thèmes principaux abordés sont ceux du passif et de la double conjugaison hongroise. Certains de ces articles sont également précieux par leurs éventuels prolongements pédagogiques.

Bernard Le Calloc'h ( "Charles de Ujfalvy (1842-1904), pionnier des études finno-ougriennes en France", 5-37/39) nous présente la figure attachante de ce hongrois destiné à une carrière d'officier dans l'armée impériale et devenu agrégé d'allemand en France.

Charles de Ujfalvy commence par se faire le défenseur de la parenté finno-ougrienne des Hongrois à une époque où il existait encore en Hongrie (est-ce totalement disparu ?) un refus passionnel de cette parenté au profit de la filiation hunnique et (extrême-) orientale. (*La langue magyare, son origine, ses rapports avec les langues finnoises et tchoudes, ses particularités*, etc. 1871) et il continuera cette oeuvre linguistique jusqu'à la parution, en 1876 d'*Une grammaire finnoise* et d'*Eléments de grammaire magyare*, sans avoir négligé d'apporter des aperçus sur la grammaire comparée des langues "ougro-finnoises".

A côté de cette oeuvre de linguiste, conduite selon les méthodes du temps, et péchant plus d'une fois par simplification ou naïveté (B. Le Calloc'h en fait une analyse suffisamment détaillées), Ch. de Ujfalvy se vit utiliser par le Ministère de l'Instruction Publique dans un premier temps en vue de faire un rapport sur l'enseignement austro-hongrois, dans un second temps en vue d'explorer les territoires d'Asie Centrale rendus accessibles par la conquête russe. Ceci à deux reprises (1876 et 1879) ; en 1881, une 3<sup>e</sup> mission l'attend dans les hautes vallées de l'Himalaya occidental. C'est le passionné de géographie et d'ethnographie qui était là bien utilisé (cf. ses ouvrages consacrés à la "migration des peuples").

Cette étude est particulièrement intéressante : elle fait revivre la personnalité d'un pionnier, qui a été en son temps un "pont" entre la France et la Hongrie (cf.

ses traductions de poésies), mais elle est également une évocation précieuse de la vie intellectuelle et scientifique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

László Szabó ("Scandinavian loanwords in Scolt-and-Kola-lappish", 41-49) étudie la question des emprunts d'origine scandinave (norvégien ou suédois) dans deux "subdialectes" du lapon oriental. A noter qu'il est difficile, d'après l'auteur, de distinguer entre une origine norvégienne ou suédoise directe et une origine suédoise à travers le finnois ; les emprunts présents dans les deux "subdialectes" remontant vraisemblablement au nordique commun.

L'auteur énumère, de façon assez monotone, les champs conceptuels dont relèvent les quelques centaines de mots constituant le corpus. On peut émettre certaines réserves sur le manque de précision touchant les problèmes phonétiques/phonologiques des emprunts.

Lucia Popova (A propos des constructions dites "passives" en vogoul et en ostiak, 51-71) apporte de précieux renseignements sur les constructions dites passives en obougrien (vo goul, ostiak de Nord et ostiak de l'Est / dialecte vach /) ainsi que sur des faits samoyèdes, turcs, mongols et tongous. Dans les langues obougriennes les formes passives coexistent avec deux formes actives (subjective et objective). Après avoir réfuté l'interprétation de la spécialiste soviétique du vogoul E.I. Rombandeeva, selon laquelle la marque de passif *-we* ne référerait qu'à la définitude de l'agent, l'auteur présente une analyse détaillée des faits obougriens. En **vogoul**, lorsque l'agent est explicite, il est marqué par le cas latif (suffixe *-n*), le sujet ayant, comme dans les constructions actives, une marque "Ø". On notera une extension assez large de constructions passives triactanciennes impliquant un "bénéfice" : le "bénéficiaire" recevant la marque "Ø" de l'absolutif (qui est celle du sujet et de l'objet dans les constructions actives), le "donateur du bénéfice" recevant la marque du latif, et le "bénéfice" lui-même recevant la marque de l'instrumental (ex. : *pet'ojka-n* (latif) *marine* ("Ø" - absolutif) *pisma-l* (instrumental) *xassəltaptu-we-s* (marque de passif + marque de prétérit 3<sup>e</sup> p.s.) "par oncle Petja Marina de la lettre a été priée d'écrire"). L'auteur signale l'extension en vogoul des constructions passives à certains verbes intransitifs. En **ostiak du Nord**, les faits sont comparables, à la différence que, dans les constructions triactanciennes, c'est la même marque *-n* de locatif-instrumental qui s'applique à l'agent et au "bénéfice". En **ostiak de l'Est** (dialecte vach), on notera que le sujet des constructions *actives* peut également être doté de la marque de locatif quand le locuteur veut insister sur son caractère d'agent(if) (l'auteur renvoie à son article "Les constructions ergatives dans les langues obougriennes et notamment en ostiak -dialecte vach" *BSLP LXXX*, 1, 297-314). L'auteur a conçu son étude comme bien plus qu'une présentation de faits de morpho-syntaxe : il se réfère constamment aux stratégies discursives du locuteur en s'appuyant sur de nombreux exemples analysés dans leur structuration informative.

Uzbek Baïtchura ("Intonation in Udmurt", 73-94, avec deux addenda), auteur d'une oeuvre déjà importante sur les problèmes de prosodie dans les langues finno-ougriennes et turques, présente l'interprétation des données obtenues à

partir de 4 informateurs touchant l'intonation des mots de 3 et 4 syllabes en Oudmourt (Votiak).

Risto Alapuro ("Reflexion sur le "consensus" en Finlande : une perspective historique ", 95-105), analysant la nature du "consensus finlandais", dégage 3 facteurs, assez étroitement liés : a) Le traumatisme de la guerre civile n'a pas empêché une évolution sociale de type scandinave où le Parti Communiste a vu son influence décliner. b) Il s'est opéré une réconciliation entre la mémoire collective des ouvriers et la culture intellectuelle. L'auteur souligne le rôle qu'a joué dans ce processus le roman de Väinö Linna *Ici sous l'étoile polaire*. La guerre civile est ainsi devenue maintenant une réalité conçue comme *historique*. c) Les rapports de la Finlande avec l'URSS sont issus d'une "réflexion rationnelle sur les intérêts mutuels". L'auteur ne prétend décrire que la maturation, la "digestion" d'un complexe de problèmes, l'avenir reste bien entendu ouvert et imprévisible...

Jean-Luc Moreau ("De l'étymologie des mots finnois 'nahka', 'ori' et 'kataja' ", 107-109) propose des pistes étymologiques appuyées sur des données très précises du germanique (*nahka* "peau de bête, cuir, fourrure"), du vieux russe (*ori* "étalon"), et enfin, pour *kataja* "génévrier" sur un mot latin ou plus exactement sur des convergences reliant un mot bas-latin d'origine vraisemblablement gauloise et /.../ les désignations fennique et balte du génévrier".

Markku Tukia ("Constructions du passif en finnois, remarques typologiques et contrastives", 111-126) aboutit à des conclusions très voisines de celles de Christian Touratier dans le même volume. C'est pourquoi nous n'insisterons que sur quelques points particulièrement mis en valeur par l'auteur. En ce qui concerne l'établissement de la personne de la forme passive, M. Tukia se rallie à la notion de "4<sup>e</sup> personne", connue dans le contexte de communication et bien distincte du "sujet indéterminé" (= "n'importe qui"), qui, lui, peut s'exprimer, dans certaines conditions, grâce à la 3<sup>e</sup> personne (*sen kyllä arvaa* "cela se devine" / *se kyllä arvataan* ("passif") "on le devine"). L'auteur examine ensuite les emplois de cette forme dans la langue contemporaine familière avec valeur d'indicatif (*me mennään*) ou d'impératif (*mennään*), ainsi que le jeu antéposition/postposition du "complément" du passif qui correspond à l'organisation informative de la phrase. Les constructions où interviennent les formes dites "3<sup>e</sup> infinitif" (actif) combinées avec le verbe *olla* (être) sont abordées dans l'optique d'une éventuelle valeur "passive" (ex. *leijona on Pekan tappama* "le lion est tué par Pierre"). Les formes du "2<sup>e</sup> participe passif" (ex. *sanottu* "dit") sont également mentionnées. L'auteur conclut en soulignant qu'on a avantage à parler du "passif" en finnois comme d'un "problème logico-sémantique, et non grammatical".

Christian Touratier ("Un cas d'extraposition : le passif du finnois", 127-146) procède à une minutieuse et rigoureuse enquête sur le "passif" finnois, forme a priori "surprenante" pour un francophone, même linguiste.

L'auteur établit tout d'abord le caractère indubitablement morphologique de 3<sup>e</sup> personne de la désinence personnelle du "passif" (analogue à une variante du suffixe possessif de 3<sup>e</sup> personne (avec neutralisation singulier/pluriel). Il examine

ensuite le statut syntaxique exact du SN qui "accompagne" le passif : morphologiquement l'argument peut correspondre au partitif, à l'accusatif en -t (pronoms personnels), à une forme "Ø" coïncidant avec le nominatif mais également identique à l'objet notionnel des verbes impératifs... La conclusion étant qu'il ne peut en aucun cas s'agir d'un sujet... Une caractéristique fondamentale : impossibilité de l'expression d'un complément correspondant au sujet d'une construction active.

Une tentation : y voir un "passif impersonnel" comme il en existe en latin et en français, mais l'absence totale de possibilité d'expression de l'agent vient, en particulier, faire repousser cette hypothèse.

Parvenu à ce point, Ch. Touratier émet l'hypothèse que "le morphème de signifiant /ta/ ou /tt/ qu'il contient n'a pas le signifié grammatical d'un véritable morphème passif, qui est d'intransitiver un contenu verbal en supprimant son 1er argument sémantique, c'est-à-dire l'actant qui sans cette intransitivation recevrait normalement la fonction syntaxique de sujet."

L'auteur se rallie donc à l'interprétation de Fred Karlsson suivant lequel il s'agit d'une 7<sup>e</sup> personne, différente de la 3<sup>e</sup> (cf. la non combinaison possible d'un SN possessivé 3<sup>e</sup> personne avec une forme passive...). Ce 1<sup>er</sup> actant n'a rien de "sous-entendu", il est simplement "non précisé par le locuteur". Ce point de vue explique le développement des constructions du type *me sanotaan* "nous, on dit". L'auteur examine ensuite la question de la position du SN "complément" normalement antéposé (alors que l'objet est en finnois normalement postposé) ; il joue le rôle de thème dans le message, c'est à dire un rôle de "1er plan" en relation avec la réduction du 1er actant à une personne non précisée.

Les conclusions : si le "passif" finnois n'est pas un passif du point de vue grammatical et syntaxique, il est néanmoins un assez bon substitut "sémantique" du passif avec cette différence fondamentale par rapport au passif français : le 1er actant est simplement "anonyme" en finnois alors qu'en français il peut être totalement "gommé".

Cet examen du "passif" finnois par un linguiste qui n'est pas spécialiste des langues finno-ougriennes est un exemple de la méthode qui permet de cerner les intersections et les originalités irréductibles de constructions qu'on a trop facilement tendance à "coiffer" de la même étiquette.

Aimo Sakari ("*Le Kalevala* et le *Mirèio* de Mistral", 147-157) réfléchit sur les "correspondances" entre deux tentatives de ressusciter une ancienne poésie, en France et en Finlande, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur évoque les artisans de la renaissance occitane et particulièrement François-Juste-Marie Raynouard (1761-1836) auteur des 6 volumes du *Choix des poésies originales des Troubadours* (1816-1821) qui est à l'origine de l'école du felibrige ainsi que de l'école germanique de philologie romane. Le *Mirèio* de Mistral (1859) et le *Kalevala* de Lönnrot (1835-1849) sont issus de motivations très proches, malgré l'évidente disproportion entre le réveil occitan en France et l'éveil national de la Finlande, basé sur la langue finnoise. L'auteur conclut par un tableau de la postérité du *Kalevala* en Finlande. L'intérêt de l'article, parfois un peu

anecdotique, est de montrer l'unité de l'aire culturelle européenne et le caractère non marginal de l'épopée finnoise.

Jean Gergely ("Dezső Kosztolányi, témoin de son temps", suivi d'une "lettre d'Aurélien Sauvageot à Jean Gergely (extrait)", 159-176) s'interroge sur ce qu'ont été les options artistiques et idéologiques de Dezső Kosztolányi, maintes fois jugées sévèrement. Il examine l'attitude de l'écrivain pendant et immédiatement après les "révolutions" de 1918-1919 et fait la part de l'évolution personnelle et du besoin de se "dédouaner" : il s'avère que Kosztolányi, au fil des années, servit souvent de "pont" entre la "gauche" et la "droite" d'une littérature hongroise "coupée en deux" (*kettészakadt magyar irodalom*). J. Gergely analyse ensuite le contenu des articles de critique littéraire de D. Kosztolányi et se montre relativement sévère pour un écrivain guetté par les affirmations simplistes ou schématiques, malgré son talent et sa sincérité. Ses attaques, contre Szabó et contre Ady sont caractérisées comme des *pamphlets* et Jean Gergely voit un phénomène d'exorcisme vis-à-vis de ses propres tendances dans l'attaque contre Ady, démontré par le style même de Kosztolányi. Suit l'analyse d'articles de Kosztolányi concernant des musiciens (Zerkowitz, Lányi, interview de Bartók). Cette étude, qui devait constituer la participation de l'auteur au colloque "Regards sur Kosztolányi" (Paris, décembre 1985), a l'intérêt d'être le plus souvent issu de témoignages personnels et éclaire la personnalité complexe d'un homme qui n'a pas été que le collaborateur fidèle du *Nyugat*. Dans sa lettre à l'auteur, Aurélien Sauvageot apporte des souvenirs d'une très grande précision qui affinent encore la silhouette morale de D. Kosztolányi.

Jean Gergely ("Quelques aspects de la tzigologie hongroise", 177-191), après avoir rappelé l'inégalité de la présence des tziganes en Finlande (6 000) et en Hongrie (500 000), insiste sur la place de la tzigologie comme discipline complémentaire de la finno-ougrienne. A partir des ouvrages de József Vekerdi, il évoque d'abord les phénomènes de déstructuration/désorganisation qui caractérisent le conte tzigane par rapport au conte hongrois. Une allusion, qui mériterait plus ample explication, est faite aux raisons qui ont poussé József Vekerdi à se détourner du domaine tzigane. L'auteur aborde ensuite le domaine de la musique populaire tzigane, exploré depuis un siècle, et illustré par les ouvrages des frères Csenki (avec la collaboration de J. Vekerdi), remarquant en particulier que la majorité des textes sont en langue tzigane alors que 79 % des tziganes hongrois ne parlent que le hongrois. Il évoque la parenté des mélodies tziganes avec les différents styles de la musique populaire hongroise et examine notamment la question de la "mélodie lente" (*loki djili*) et de ses modifications sous l'influence du folklore hongrois, en soulignant que les modifications affectent les structures strophiques et mélodiques, mais non les mélodies elles-mêmes.

Lajos Nyéki ("Définitude, totalisateurs et conjugaison objective en hongrois", 193-214) entend préciser la valeur d'un ensemble de phénomènes étroitement liés. L'auteur commence par préciser la différence entre *définitude* et *détermination* en soulignant "le danger du raisonnement référentiel (qui) menace en permanence la linguistique" ainsi que la part qui doit être accordée à

l'"utilisation rhétorique du langage". L'examen de la *constitution du SN en français et en hongrois* lui permet de mettre en lumière les phénomènes d'acception totale/partielle des substantifs possessivés (ainsi : *a három fiát Párizsba küldte tanulni* "il a envoyé ses trois fils à Paris pour qu'ils fassent des études " en face de *három fiát...* " il a envoyé trois de ses fils...") Il examine ensuite "les critères formels, catégoriels de la définitude" : L'ensemble des règles d'emploi de la conjugaison objective est présenté, avec une insistance particulière sur les conflits entre règles d'emploi des morphèmes, modèles syntaxiques et structuration informative (relatives, anaphorique *azt*) ainsi que sur les nuances sémantiques qui peuvent apparaître (verbes de citation). Dans la partie intitulée "totalisateurs et conjugaison objective" l'auteur réexamine cette notion introduite par R. Hetzron (il propose par exemple de considérer *minden* comme un *généralisateur* plutôt que comme un *totalisateur*) et décrit en particulier les valeurs différentes de l'élément *valamennyi* (*totalisateur*, il a une fonction rhématique et entraîne la conjugaison objective, *indéfini*, il a une fonction thématique et entraîne la conjugaison subjective, sans qu'il y ait - l'auteur insiste bien - lien entre la catégorie des totalisateurs et la conjugaison objective, comme le montre l'emploi de la conjugaison subjective avec *minden*). L'auteur conclut en soulignant la vitalité de la double conjugaison en hongrois. Le souci d'expliquer linguistiquement les apparentes incohérences du système rend cette étude précieuse et illustre la préoccupation énoncée au début de l'article : fonder la pédagogie sur des bases théoriques solides.

Georges Kassai ("Double conjugaison et perspective fonctionnelle de la phrase en hongrois", p 215-234) répond explicitement aux considérations développées par le regretté Aurélien Sauvageot dans le n° 16 d'*Etudes Finno-Ougriennes* ("Rendement de la conjugaison objective en hongrois", 135-150), faisant intervenir la notion d'"intéressement " du sujet de l'énoncé au procès exprimé par le verbe et concurremment les manifestations de la tactique du locuteur, sujet de l'énonciation. L'emploi de la conjugaison subjective est ainsi interprété comme pouvant correspondre, dans certaines conditions, à une dislocation de l'unité syntagmatique objet-verbe, alors que l'emploi de la conjugaison objective correspondrait à un renforcement de cette unité. L'auteur pense qu'au delà des oppositions traditionnelles "connu/inconnu", "total/partiel", il faut faire intervenir la notion de "prise en charge", d'"appropriation" du contenu de l'énoncé par le locuteur ; réflexions qui s'inscrivent dans l'opposition "transitivité forte/transitivité faible " illustrée par Paul J. Hopper et Sandra A. Thompson, la transitivité forte étant corrélée à un avant-plan dans le récit, la transitivité faible à un arrière-plan. L'article s'inscrit dans une perspective d'analyse des constantes communicationnelles que les langues expriment par des moyens divers, et a donc le mérite de faire sortir des sentiers battus l'étude des valeurs de la double conjugaison hongroise.

Ehrhard F. Schiefer ("Quid ergo erga linguae hungaricae passivum ? ", 235-241) réexamine la question de la catégorie du *passif* des grammairiens grecs aux linguistes modernes. Prenant définitivement parti pour une définition du passif morphologique comme impliquant le lien entre action verbale et personne

verbale, il s'interroge sur la possibilité d'expression de certaines valeurs d'emploi du passif dans les langues, comme le hongrois contemporain, qui ne possèdent pas de passif morphologique.

Madeleine Csécsy ("Problèmes méthodologiques dans l'enseignement des langues agglutinantes", 243-252) part du constat de la difficulté relative de l'apprentissage d'une langue finno-ougrienne, agglutinante, dans un milieu de langue indo-européenne : parmi ces difficultés, elle compte le nombre et la spécificité des éléments fonctionnels (désinences casuelles et postpositions, ainsi que l'ordre d'agencement des monèmes (qui touche au principe même de l'agglutination), l'harmonie vocalique et la question des voyelles de liaison. L'auteur se montre partisan, dans l'enseignement d'une langue agglutinante, de partir résolument d'une méthode basée sur la syntagmatique à l'opposé d'une méthode centrée sur l'apprentissage systématique des paradigmes. On reconnaît là les mérites de la méthode dite "structuro-globale".

Marianne Mikó ("Le premier professeur de hongrois à l'Université de Vienne : Joseph Márton", 253-266) évoque la vie et l'oeuvre de Joseph Márton (1771-1840) qui fut le premier titulaire de la chaire de langue et littérature hongroise créée en 1806 à l'Université de Vienne. L'auteur inscrit cette création à l'intérieur du mouvement donné à l'enseignement par Van Swieten, dès le règne de Marie-Thérèse, malgré les vicissitudes liées aux règnes de ses successeurs. L'article désire faire comprendre l'atmosphère sociale et intellectuelle de la capitale de l'Empire, qui explique les particularités de la vie et de l'oeuvre de Joseph Márton ; il s'agit en fait de la réhabilitation d'une personnalité souvent calomniée : l'auteur insiste sur son dévouement à la cause de la culture hongroise et sur son rôle d'animateur.

Dans la partie *Documents* : quelques pages destinées à paraître dans les *Mémoires de ma vie hongroise d'Aurélien Sauvageot* ("Une heure douloureuse", p. 289-292). L'auteur évoque dans ces pages sa participation à la déclaration (en français) du ministre des affaires étrangères hongrois Gyöngyösi à la conférence de paix de Paris de juillet 1946. A. Sauvageot y évoque la dette d'honneur qui le liait à la Hongrie pour l'avoir efficacement protégé pendant les heures difficiles de la guerre.

Dans la partie *Chronique* :

Un interview de Dezső Baróti par Jean Gergely ("A propos des ouvrages récents de Dezső Baróti", p. 276-288). D. Baróti évoque notamment la personnalité du poète Miklós Radnóti, leurs études à Szeged, leurs rencontres à Paris en 1937 et 1939, les deux "manières" de Radnóti (avant et après 1935), l'existence d'un "3è Radnóti", les controverses touchant sa conversion au catholicisme. J. Gergely, pour sa part, évoque le personnage d'Alfred Reinhold, ami de Radnóti. Spécialiste des Lumières, D. Baróti s'interroge sur l'existence d'un "style des Lumières", antérieur à l'essor du mouvement de rénovation de la langue (Bessenyei, Csokonai, Kazinczy avant sa captivité).

Une évocation de "Ladislas Pöddör (1911-1984)", p. 267-271) par Aurélien Sauvageot, suivie de poèmes de A.M. de Backer et de Roger Richard. Hommage

émouvant rendu à celui qui, dans les pires conditions, a lutté pour maintenir les liens entre la Hongrie et la civilisation occidentale.

Sous le titre "Etudes finno-ougriennes et langue française", p.271-275, se répondent les propos d'Osmo Ikola et de Jean Perrot. Le premier, réagissant aux propos critiques de Jean Gergely dans EFO XVII à propos de la place de la langue française au V<sup>e</sup> Congrès international des finno-ougriens de Turku (1980), justifie la position de départ des organisateurs et rappelle l'assouplissement qui est finalement intervenu. Jean Perrot souligne pour sa part que la situation du français était identique au VI<sup>e</sup> Congrès de Syktyvkar et présente des arguments convaincants pour que soit accordée au français une place comparable à celle des autres grandes langues du finno-ougriisme en insistant particulièrement sur le rôle que joue *Etudes Finno-ougriennes*. Il souhaite que le problème soit enfin réglé au VII<sup>e</sup> Congrès qui doit se tenir à Debrecen en 1990.

**Bertrand Boiron**